

Patrick Juignet

Manuel de psychopathologie générale

(Enfant – Adolescent – Adulte)

Presses universitaires de Grenoble

COLLECTION LIBRES COURS PSYCHOLOGIE

Martine Bouvard (dir.), *Les troubles psychiatriques résistants. Vers de nouvelles formes de soins*, 2015

Patrick Juignet, *Manuel de psychopathologie générale (Enfant – Adolescent – Adulte)*, 2015

À PARAÎTRE EN 2016

Patrick Juignet, *Manuel de psychopathologie clinique et psychothérapie*

DU MÊME AUTEUR

LIVRES

États limites et passions narcissiques, Paris, Berger-Levrault, 1998

Les névroses ou le désir et l'interdit, Paris, Berger-Levrault, 1999

La psychanalyse une science de l'homme ?, Genève, Delachaux et Niestlé, 2000

Manuel de psychopathologie psychanalytique, Grenoble, PUG, 2001

Histoire des idées psychanalytiques, Grenoble, PUG, 2006

Manuel de psychopathologie clinique et psychothérapie, Grenoble, PUG, 2016

SITES WEB

www.psychisme.org

www.philosciences.com

Quelle psychopathologie trouverez-vous dans cet ouvrage ?

La connaissance en psychopathologie est devenue confuse dans son contenu et incertaine dans sa transmission. Pour ce qui est de l'Université, elle est écartelée entre la psychiatrie et la psychologie clinique et, pour ce qui est du privé, elle est dispersée au sein d'institutions diffusant des doctrines contradictoires et parfois très discutables. Si l'on s'en tient à la psychopathologie universitaire, on observe de fortes variations en ce qui concerne les entités cliniques et les principes qui organisent leur classification. Ne parlons pas de la thérapeutique qui oscille entre le tout médicament et la psychanalyse lacanienne. Les paradigmes organisateurs de la connaissance sont totalement contradictoires et parfois rendus incompréhensibles par les polémiques ou leur saupoudrage œcuménique.

5
—

Trois grandes tendances s'affrontent :

- La tendance se prétendant a-théorique qui met de côté le problème étiologique pour se limiter à une description classificatoire. Les classes sont fondées sur des récurrences statistiquement vérifiées elles sont construites logiquement et contiennent de préférence des critères pathognomoniques. C'est ce qui a donné le Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, devenu une référence.
- La tendance naturaliste et biologisante pour laquelle à tout syndrome psychopathologique correspond un dysfonctionnement neurobiologique (identifié ou qui sera identifiable un jour). Cette tendance est représentée par le courant des neurosciences, de la neuropsychologie, de la psychiatrie biologique et de la psychopharmacologie.
- La tendance psychologique, psychanalytique et culturaliste qui est éparpillée entre de nombreuses écoles concurrentes, dont certaines manquent de

rigueur et même de bon sens. Cette approche reste cependant le dernier rempart contre la réduction biologisante de l'humain et la seule qui prenne en compte la force des interactions affectives dans la psychopathologie.

Face à cet éparpillement, l'ouvrage de psychopathologie que nous présentons se veut synthétique et unifié. Il est fondé sur un paradigme homogène, précis et bien identifié. On pourra par conséquent y adhérer ou le récuser en connaissance de cause. Ce paradigme est fondé sur l'idée que l'homme est pourvu d'un psychisme au sein duquel se cumulent et interagissent des influences à la fois biologiques, sociales et relationnelles. Le psychisme humain évolue et se façonne au cours de l'histoire individuelle, ce qui aboutit à former la personnalité de chacun. Le présent travail reprend les acquis de la psychanalyse dans une visée scientifique, avec la volonté de les intégrer avec ceux des différentes sciences de l'homme (psychologie cognitive, psychologie sociale, anthropologie culturelle) et avec ceux de la neurobiologie. Nous défendons une approche pluraliste et hiérarchisée, qui associe les facteurs relationnels, neurobiologiques et socioculturels dans une visée intégrative qui permet de prendre en compte la personne entière.

Savoir si l'homme est un être purement biologique, ou s'il est aussi un être de pensée et de représentation constitue actuellement le point de divergence majeure en philosophie, psychologie et psychopathologie. La volonté de biologisation-naturalisation est très forte dans l'idéologie contemporaine. Elle cherche à imposer un homme neuronal ou éventuellement computationnel. Nous n'y souscrivons pas et, pour notre part, nous affirmons que l'être humain a un fonctionnement cognitivo-représentationnel autonome qui intervient massivement dans ses conduites. L'originalité de la psychanalyse est d'avoir pris en compte ce fonctionnement représentationnel complexe, en partie inconscient et donc spontanément méconnu, du point de vue psychopathologique. Elle montre aussi, qu'en agissant de manière représentationnelle, on peut avoir une action thérapeutique. C'est pourquoi nous reprenons dans ce *Manuel de psychopathologie générale* une partie des connaissances psychanalytiques. Sur ce point, nous tenons à préciser tout ce qui est exposé dans l'ouvrage a fait l'objet d'une vérification personnelle de la part de l'auteur. Par conséquent certains aspects jugés litigieux ou incertains ont été laissés de côté ou récusés.

Ce livre étant un ouvrage didactique, il comporte des répétitions volontaires qui ont pour but de permettre une assimilation et une intégration progressives des concepts afin de faciliter leur mise en application dans la pratique clinique. Il est complété par un second livre publié chez le même éditeur, *Manuel de psychopathologie clinique et psychothérapie*, qui apporte

Quelle psychopathologie trouverez-vous dans cet ouvrage ?

des précisions sur les tableaux cliniques et les procédés utilisés en psychothérapie. Il est proche quant au contenu d'autres manuels de psychopathologie clinique, mais nettement différent quant aux principes épistémologiques. L'exposition s'appuie sur la distinction ferme et constante entre la réalité empirique (constituée par les faits identifiables), les niveaux d'organisation identifiables en l'homme d'où s'originent ces faits (niveau neurobiologique et représentationnel) et enfin la théorie qui en rend compte (les concepts, la rationalité, les modèles utilisés).

Première partie

L'homme et son psychisme

La psychopathologie concerne les êtres humains, et, par conséquent, la manière d'envisager cette discipline dépend de la conception que l'on a de l'homme. Est-il un être biologique, spirituel, transcendantal, a-t-il un esprit, un psychisme, une âme? Les réponses à ces questions varient énormément d'une école philosophique à l'autre. Il serait mensonger de prétendre faire de la psychopathologie sans y répondre de manière précise, car il n'existe pas de pure empiricité, c'est-à-dire de possibilité d'aborder les faits sans aucun préalable théorique (contrairement à ce que certains prétendent). Pour notre part, nous considérons l'homme comme un être mixte, à la fois biologique et représentationnel et qui ne peut être dissocié de son environnement social et culturel. Nous affirmons également qu'il est indispensable d'individualiser chez chaque individu humain une entité nommée psychisme, même si sa nature est difficile à définir. Dans la première partie, nous allons exposer le paradigme sur lequel nous nous appuyons et duquel la suite découlera. Au fil des pages le lecteur pourra y adhérer ou le récuser et, donc, ne sera pas pris à dépourvu ou trompé par une théorie qui n'énonce pas ses présupposés.

Une conception de l'homme

Nous considérons l'être humain comme un individu en interaction avec son environnement. Cet environnement est, pour partie, concret, mais aussi et surtout relationnel, social et culturel. Chaque être humain se caractérise par une individuation et une séparation de ce qui l'entoure. En même temps, il interagit et communique activement. Nous allons présenter dans ce chapitre introductif la conception de l'homme qui est à l'arrière-plan de tous nos raisonnements en matière de psychopathologie.

Le fondement de cette conception

Pour comprendre l'homme sans dualisme, ni réductionnisme, il suffit de s'appuyer sur les concepts d'organisation, d'émergence, et de complexité. Ils permettent une ontologie prudente et pluraliste fondée sur le concept de niveau d'organisation. Sur le plan ontologique, nous remplaçons l'idée de substance par celle d'organisation, ce qui a pour effet heureux d'éviter les conséquences du substantialisme (la querelle entre monisme et dualisme). Nous distinguons dans le monde (et l'homme fait partie du monde), divers modes d'organisation et d'intégration, de complexité croissante, considérant que les composants des modes d'organisation supérieurs sont formés par l'association des constituants des niveaux inférieurs. Selon les connaissances scientifiques actuelles, on peut grossièrement différencier les niveaux, physique, chimique, biochimique, le niveau biologique né avec l'apparition du vivant, et le niveau psychologique cognitivo-représentationnel existant principalement chez l'homme. Selon nous, l'être humain ne doit pas être considéré selon la traditionnelle coupure entre le corps et l'esprit, mais selon les niveaux d'organisation de complexité croissante qui le constituent et qui sont en continuité les uns avec les autres.

La relation entre niveaux peut être explicitée grâce au concept d'émergence. Cela signifie que le niveau d'organisation de degré de complexité supérieur naît à partir de celui qui le précède immédiatement. Il s'ensuit une double hiérarchie car, d'une part, le niveau le plus simple est nécessaire au plus complexe mais, d'autre part, il se produit un ajout qualitatif à chaque niveau (les niveaux supérieurs ayant des propriétés que n'ont pas les inférieures). Cette conception du monde est applicable à l'homme, car l'homme est inclus dans le monde et ne constitue pas une entité à part. On peut l'appliquer à l'homme dans son ensemble, mais aussi aux appareils qui le constituent. Il est, par conséquent, possible d'appliquer cette idée de niveau d'organisation au système nerveux central, ce qui aura des conséquences explicatives intéressantes en psychopathologie.

Un modèle pour comprendre l'homme

Concernant l'homme, les faits étudiés ne sont pas *sui generis*. Ils sont toujours produits, ce sont les fruits d'une activité (individuelle ou collective). On ne peut donc se contenter de les étudier en négligeant leur origine, il faut aussi se prononcer sur ce qui chez les individus humains permet de les produire. Notre conception ontologique appliquée à l'homme permet de situer de manière précise ce qui produit certains faits spécifiquement humains comme l'intelligence et la pensée. C'est le niveau d'organisation/intégration cognitivo-représentationnel qui permet les capacités d'intelligence, de représentation, et les conduites finalisées propres à l'homme. Une explicitation de la spécificité humaine est possible, sans avoir à supposer de discontinuité et sans entrer dans un dualisme des substances. C'est dans cette optique que nous situons notre conception psychopathologique.

La théorie philosophique d'arrière-plan qui donne corps à notre hypothèse est celle des niveaux d'organisation/intégration et de l'émergence. Dit très brièvement, c'est une ontologie (une conception de ce qui est), dans laquelle chaque niveau d'existence se forme de manière autonome, à partir du niveau d'organisation de complexité inférieure. L'émergence est un concept qui désigne cette formation d'un mode d'existence par filiation. L'idée que les êtres vivants soient des êtres organisés est admise depuis la fin du XIX^e siècle. Au XX^e siècle, le concept de niveaux d'organisation a été développé. Si l'on applique ce principe à l'homme et plus précisément à son système nerveux, il paraît possible et évident de distinguer des niveaux d'organisation de complexité croissante. Au vu des connaissances actuelles, il est abusif de prétendre que l'homme pense à l'aide de son cerveau. La seule affirmation plausible est qu'il y a une relation certaine entre le cerveau et la

pensée, mais il est impossible de montrer que les neurones génèrent directement la pensée. Il est donc nécessaire de supposer quelque chose d'autre. La théorie des niveaux de complexification/intégration vient alors à notre secours ! Appliquée au système nerveux central de l'homme, elle permet de considérer qu'il est organisé selon des degrés de complexité croissants. De là naît notre hypothèse du niveau psychologique cognitivo-représentationnel, émergent à partir du niveau neurofonctionnel.

Revenons maintenant à l'homme dans son ensemble. Si l'on néglige les niveaux physiques et chimiques qui ne nous intéressent pas ici, il reste le niveau biologique. L'individu humain, en tant qu'être vivant, peut être considéré selon les degrés de complexité de son organisation biologique. Même en nous limitant à cet aspect, nous avons affaire à une infinité de systèmes et d'appareils qui demanderaient une encyclopédie pour être décrits. Nous allons donc simplifier en ne prenant en compte que ce qui est indispensable. Nous distinguerons l'ensemble des appareils (cardio-vasculaire, locomoteur, respiratoire, digestif, etc.) pris en bloc et un appareil privilégié, l'appareil neurologique (le système nerveux). Son fonctionnement, que nous nommerons neurofonctionnel, comporte un aspect très particulier qui est la formation, la transmission et l'interaction des signaux, qui se produisent par médiation électrique et par médiation chimique, selon des réseaux neuronaux variables. Sur cette base très simple nous pouvons constituer un modèle simplifié de l'homme qui nous servira pour comprendre la psychopathologie humaine.

Le modèle de l'homme proposé se compose de quatre ensembles d'amplitudes et de natures différentes.

Il comprend :

1. Le système biosomatique sous lequel nous regroupons les organes en les associant au niveau d'organisation biologique de base. C'est une simplification extrême mais elle est nécessaire pour raisonner.
2. Le système nerveux central.

Ce dernier quant à lui peut être associé à trois niveaux d'organisation différents. Les trois modes d'organisation identifiés à ce jour sont les suivants :

- le niveau neurophysiologique (l'activité des neurones et des cellules gliales, leurs modifications métaboliques) ;
 - le niveau neuro-informationnel (le traitement des signaux dans les réseaux neuronaux et leurs variations) ;
 - le niveau psychologique (formé par les composants représentationnels et différents les modes et schèmes cognitifs qui les associent entre eux).
- Nous le nommons parfois cognitivo-représentationnel.

Notre modèle considère que les relations qu'entretient l'individu avec son environnement et avec lui-même sont différentes selon le système mis en jeu. Ces quatre ensembles ne sont pas indépendants et interfèrent entre eux.

Des interactions entre niveaux

Entre le niveau neurofonctionnel et le niveau psychologique, il y a une double interaction. Le neurofonctionnel supporte les contenus et processus cognitivo-représentationnels, mais dans l'autre sens, il y a une transcription du cognitivo-représentationnel en neuro-informationnel (en signaux électriques et chimique). Le système neuro-informationnel dépend du neurobiologique (des réseaux neuronaux, des neuromédiateurs, de la plasticité neuronale). Il en constitue le fonctionnement, mais en même temps s'autonomise, au sens où le traitement de l'information (des signaux) a ses propres règles.

L'effet du psychologique sur le biosomatique est certaine et évidente, puisqu'il faut passer par le biosomatique (le corps) pour réaliser un acte quelconque commandé par une idée. Les commandes vers le biosomatique empruntent nécessairement les voies descendantes du système nerveux qui sont les systèmes moteurs et végétatifs. Cela est trop connu pour être développé. Il y a aussi des effets actions ascendants, du biosomatique au psychologique. Cela est plus obscur, mais on sait que, par voie montante, les dysfonctions biologiques d'origine purement somatique provoquent des effets neurofonctionnels et représentationnels. Cela nous amène à considérer l'être humain sans la traditionnelle coupure corps/esprit. Les quatre systèmes considérés sont en continuité et en interaction constante les uns avec les autres. Dans la pratique clinique, il est parfois possible, mais parfois très difficile ou impossible, de départager leurs actions.

Venons-en maintenant au psychisme que nous définissons comme l'entité qui détermine les conduites affectives et relationnelles des individus. C'est une entité qui a d'abord été inventée par la psychanalyse pour expliquer les conduites humaines, sans que sa nature soit précisée. Freud est toujours resté flou à ce sujet et sa postérité a bataillé pour tirer le psychisme vers l'esprit ou vers le neurobiologique. Selon nous le psychisme ainsi défini ne s'inscrit pas exactement dans l'un des systèmes tels qu'ils ont été vus ci-dessus. Il est à cheval sur plusieurs. Pour notre part, nous supposons que le psychisme est mixte, à la fois cognitivo-représentationnel et neurofonctionnel avec des interactions constantes et continues, parfois non différenciables, entre les deux. De plus, en passant par le cognitivo-représentationnel, le psychisme mémorise des influences socioculturelles.

Une grande partie du domaine de la psychopathologie est concernée directement par les dysfonctionnements du niveau psychologique cognitivo-représentationnel. Il est aussi évident que c'est le niveau d'intervention de la psychothérapie puisque celle-ci passe par le langage. Une autre partie de la psychopathologie est concernée directement par le mode neurofonctionnel (qui comporte lui-même deux niveaux, neuro-informationnel et neurophysiologique) qui est perturbé dans un certain nombre de cas. C'est le niveau d'intervention des médicaments psychotropes. Les troubles fonctionnels et psychosomatiques s'expliquent par les interactions pathogènes allant, par voie descendante, du psychologique vers le biosomatique. Selon que c'est principalement le cognitivo-représentationnel, ou le neurofonctionnel, ou leur interaction qui est en jeu, les méthodes et raisonnements utiles pour les étudier seront différents. Cette conception de l'homme guidera notre manière de considérer la psychopathologie et la thérapeutique.

L'homme être social

Notre conception de l'homme permet de concevoir l'un des aspects du lien social. En place centrale de toutes les cultures se trouvent les mythes religieux ou laïques, les idéologies, c'est-à-dire les formations discursives organisées qui disent le monde, la place de l'homme, le type d'organisation sociale souhaitable. Il n'y pas d'humanité sans ce grand mélange discursif de récits mythiques, religieux, idéologiques, et philosophiques. Cette culture partagée fait le lien et la transition entre individu, car elle ne pourrait pas être produite ni assimilée sans le niveau cognitivo-représentationnel présent en chaque individu et en même temps elle caractérise la société. Nous ne voulons pas dire par là que la culture est la seule chose qui fasse société, mais il n'existe aucune société sans cette dimension.

Mais ce n'est pas le seul facteur intervenant dans la constitution de la société. Norbert Elias (*La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1977) montre que la compétition pour les opportunités économiques et de pouvoir, associée à l'interdépendance entre les hommes, donne naissance à un l'ordre social. Le fonctionnement social assigne des places et des rôles aux individus, car l'interdépendance entre les hommes produit une organisation spécifique qui détermine la marche de l'évolution historique. Elias montre aussi que le processus de civilisation implique des modifications du psychisme individuel.

Le milieu social joue un rôle majeur dans l'accès aux langages (verbal, imagé, gestuel, musical), dans l'organisation des pulsions libidinales et agressives,

et l'assimilation d'une loi commune. C'est un facteur déterminant de l'organisation du psychisme individuel. L'influence éducative est d'autant plus forte chez l'enfant qu'il a des fonctions et instances psychiques malléables et indifférenciées. C'est dans la relation aux autres que le psychisme prend progressivement une forme élaborée et que s'effectue la maturation. La famille qui élève l'enfant fait partie d'une socioculture qui a des normes et des rôles et elle les transmet à l'enfant. Devenu adulte il vit au sein d'une société qui lui impose des formes de sociabilité, qu'à son tour il transmettra à ses enfants.

La structure de la personnalité se forme sous l'influence de la socioculture qui impose toujours une manière de contrôler les pulsions et provoque l'intériorisation plus ou moins poussée de ce contrôle. Selon la culture, les fonctions du moi consistant à faire valoir la réalité et la raison sont plus ou moins encouragées. La société propose à l'individu des idéaux et des figures auxquelles il peut s'identifier et elle lui donne une place (ou pas). Elle peut favoriser l'individualisme au détriment du collectif, ou inversement. Dans certains cas, une éducation insuffisante et inadéquate, des influences sociales antagonistes, des normes sociales inadaptées au milieu, provoquent une pathologie.

Le niveau psychologique

Le niveau d'organisation spécifique que nous nommons psychologique cognitivo-représentationnel produit les capacités de représentation et d'intelligence propre à notre espèce. Comme on le sait, une partie de la communauté scientifique conteste son existence. La théorie psychopathologique et la thérapeutique seront très différentes, si on l'admet ou pas. Nous allons donner des indications pour montrer que son émergence est hautement probable.

Quel est l'enjeu ?

L'enjeu est d'asseoir sur une base ontologique solide les capacités cognitives et représentationnelles de l'homme, tout et en évitant le dualisme.

Les deux axiomes

Notre démonstration visant à donner une base ontologique aux capacités de pensée et de représentation de l'homme s'appuie sur deux axiomes préalables :
1. Elle implique de ne pas utiliser la notion d'esprit, qui sous-entend une substance spéciale et séparée de la matière, ce qui amène des contradictions et des problèmes insolubles. Pour comprendre les capacités humaines à penser et communiquer sans l'esprit, il suffit de s'appuyer sur l'idée d'un niveau d'organisation psychologique existant de manière autonome. L'idée de mode d'organisation est fondée sur le principe émergentiste de constitution d'éléments d'un type nouveau, à partir d'autres moins complexes. La constitution d'unités nouvelles, leur donne une autonomie par rapport au niveau inférieur dont elles sont issues.

2. Elle implique de différencier les capacités humaines constatables (comme la pensée, les conduites finalisées et intelligentes, la communication langagière), de ce qui les produit. Nous postulons que ces capacités sont générées par un niveau d'organisation que nous qualifions de psychologique. Nous supposons que ce niveau émerge du niveau neurofonctionnel. L'émergence d'éléments de complexité supérieure de type psychologique produit un échappement par rapport au support neurobiologique, échappement qui est crucial et sans lequel ce niveau n'aurait pas d'existence autonome. L'émergence du représentationnel est un effet de la complexification du neurobiologique conjuguée à une autonomisation.

D'où vient l'émergence? L'hypothèse actuelle est celle de l'auto-organisation. Dans le monde, les éléments simples ont une tendance à s'assembler spontanément en éléments plus complexes et ainsi de suite. Les particules s'assemblent en atomes, qui s'assemblent en molécules, qui s'assemblent en macromolécules, qui s'assemblent en cellules, etc. À un moment donné, la complexification fait apparaître des propriétés nouvelles. Les auto-organisations successives produisent l'émergence d'un niveau de complexité identifiable empiriquement grâce à ses propriétés. Le niveau atomique et le niveau cellulaire ne sont pas identiques et n'ont pas les mêmes propriétés. Au sein du vivant, le système nerveux a plusieurs niveaux d'organisation de complexité croissante. Nous supposons que le niveau ultime est le niveau psychologique qui a des propriétés caractéristiques qui par conséquent mérite d'être autonomisé.

La thèse

Est-on fondé à supposer l'émergence du niveau psychologique? La thèse du niveau psychologique cognitivo-représentationnel est rendue nécessaire car, au vu des connaissances actuelles, il est abusif de prétendre que l'homme pense à l'aide de son cerveau. La seule affirmation plausible est qu'il y a une relation certaine entre le cerveau et la pensée. Mais ce que l'on connaît des neurones est insuffisant à montrer qu'ils la génèrent. À partir de là, nous supposons qu'il y a une entité supplémentaire à identifier. C'est à ce point que la théorie des niveaux de complexification/intégration vient à notre secours. Appliquée au système nerveux central de l'homme, elle permet de considérer qu'il est organisé selon des degrés de complexité croissants. De là naît l'hypothèse que l'entité à identifier est tout simplement un niveau de complexité supérieure, le niveau psychologique. Autrement dit, nous

soutenons que les deux niveaux, neurophysiologique (fonctionnement biologique et biochimique des neurones) et le niveau neurosignalétique (traitement du signal neurochimique) sont insuffisants.

Concevoir le niveau représentationnel au travers du concept d'émergence, c'est dire qu'il est issu des niveaux précédents (de complexité inférieure) mais sans y être réductible et qu'il a une autonomie se traduisant par des propriétés originales. Selon notre hypothèse, la pensée rationnelle ou imaginative, les différents langages, les conduites finalisées et intelligentes, sont générés par ce niveau d'organisation formé par la complexification du neurophysiologique/neurosignalétique. Ce mode ou niveau produit une vaste série de phénomènes ayant tous à voir avec les processus cognitifs, la représentation et la communication. En résumé, au sein du système nerveux, il est possible de distinguer un niveau de complexité supérieure pour expliquer les capacités humaines. Il est accessible à la connaissance, car il génère des faits observables caractéristiques.

Deux voies de recherche sont possibles :

- Celle qui, partant des faits empiriquement constatés, les décrirait puis les théoriserait. Dans cette perspective, il faut se servir des connaissances ayant trait à l'homme et déjà existantes : la psychanalyse, la psychologie cognitive, la linguistique, l'anthropologie culturelle. Nous verrons comment elles apportent, chacune à leur manière, une contribution à la connaissance du représentationnel.
- La seconde voie est celle qui, partant du champ neurobiologique, chercherait à définir l'émergence organisationnelle qui s'opère à partir de lui. Elle a été amorcée par la mouvance cognitiviste et attend de nouveaux développements qui viendront avec l'avancée des neurosciences dans le cadre de la théorie de l'information.

Les niveaux d'organisation, cognitivo-représentationnel, neurosignalétique et neurobiologique, forment des régions contiguës qui sont en interaction et qui influent réciproquement l'une sur l'autre de manière constante. Nous allons nous intéresser à ce niveau représentationnel et aux capacités spéciales qu'il donne à l'homme. S'il y a une légitimité à individualiser les sciences de l'homme (et la psychopathologie est selon nous une science de l'homme), il faut montrer qu'elles ont une assise ontologique en l'homme qui leur est propre. Cette assise est le niveau d'organisation psychologique.

Comment comprendre cette émergence ?

Il s'agit de comprendre la jonction entre deux niveaux d'organisation contigus dont la complexité est différente. Il y a deux approches possibles selon que l'on considère le passage du moins complexe vers le plus complexe ou l'inverse. Pour arriver à un résultat, il faut mener les deux en même temps afin d'arriver à une concordance.

Il faut une double approche

L'étude en complexité croissante part des aspects neurobiologiques théorisés par la neurophysiologie et la neurosignalétique. Pour comprendre le passage d'un niveau à l'autre, il faut identifier les éléments neurobiologiques générateurs et les éléments représentationnels natifs les plus élémentaires. Il s'agit des aspects neurosignalétiques les plus complexes dont l'assemblage produit les éléments autonomes représentationnels primitifs, les éléments les plus simples du niveau représentationnel. Les éléments natifs se regroupent pour former de nouvelles totalités, qui constituent les aspects psychologiques plus élaborés. L'étude en complexité décroissante passe par l'intermédiaire des disciplines déjà constituées que sont la linguistique, l'anthropologie culturelle, la psychologie sociale, la psychologie cognitive, la psychanalyse. Elles construisent des faits et des théories en rapport avec les systèmes représentationnels qui se manifestent dans les différents aspects de la vie humaine : langage, capacités cognitives et conatives, capacités relationnelles, stratégies sociales, etc. La mise en évidence de schème ou structures représentationnelles a été amorcée par la psychanalyse, par l'anthropologie, la psychologie sociale, la psychologie cognitive.

La tâche complémentaire est de déterminer les éléments neurosignalétiques qui, assemblés, peuvent s'autonomiser. La condition est qu'ils puissent former des ensembles stables pouvant interagir avec d'autres ensembles du même type et produire ainsi des propriétés nouvelles (différentes des propriétés neurosignalétiques). Les aspects neurobiologiques qui peuvent constituer les éléments natifs du niveau psychologique sont nécessairement complexes. À ce sujet, on peut citer Jacques Neirynck, pour qui les réseaux neuronaux corticaux parviennent à générer [des] représentations en travaillant ensemble. (*Introduction aux réseaux neuronaux*, Bruxelles, De Boeck, 2010). On peut considérer les ensembles constitués par divers réseaux neuronaux parcourus de signaux lorsqu'ils entrent en relation par l'intermédiaire de réseaux associatifs complexes. Si on les considère d'un bloc, ils peuvent constituer

les éléments neurosignalétiques de haut niveau. À partir de quel moment peut-on supposer que le processus neurophysiologique/neurosignalétique est assez intégré et stabilisé pour être considéré comme générateur? Pour l'instant la neurophysiologie ne donne aucun détail sur la stabilisation de tels ensembles. Par contre l'imagerie cérébrale, qui ne cesse de s'améliorer, montre des corrélations entre l'évocation volontaire de représentations précises et l'activation de réseaux cérébraux. L'espoir de cerner l'émergence de composants individualisables de niveau supérieur à partir des interactions neurosignalétiques est donc permis.

À un certain moment de son évolution (évolution ontogénétique individuelle et évolution phylogénétique collective), apparaissent des capacités intellectuelles spécifiques chez l'homme. Elles correspondent à l'émergence du niveau de complexité cognitivo-représentationnel, qui est un mode d'organisation de degré supérieur à l'organisation neurosignalétique. Les capacités humaines de pensée, d'intelligence, de production d'une culture transmissible, sont les produits de ce niveau d'organisation. Elles ont donc une autonomie irréductible. Pour cette raison, notre théorie ne s'inscrit pas dans le naturaliste réductionniste à la mode en ce moment. Enfin, il est bien évident à nos yeux que les deux niveaux d'organisation, psychologique et neurobiologique-neurosignalétique, forment des régions contiguës qui sont en interaction et qui influent réciproquement l'un sur l'autre de manière constante. Notre conception se définit de n'être ni réductrice, ni dualiste.

L'intérêt de cette conception

Sortir du dualisme

La thèse du niveau psychologique (cognitivo-représentationnel) s'inscrit dans une anthropologie qui considère l'homme comme un être vivant organisé, auquel un degré d'organisation particulier donne des capacités intellectuelles et relationnelles spécifiques. Cette conception rompt avec le dualisme car elle implique une continuité entre le neurobiologique et le représentationnel, ce qui permet de comprendre l'influence de l'un sur l'autre. Le traitement des données qui se produit au niveau psychologique n'est pas conscient. Pour qu'il le devienne, il faut qu'il se forme une pensée au sens ordinaire du terme (pensée imagée ou verbale). C'est la pensée qui fait apparaître et donne prise sur le fonctionnement représentationnel, ce qui constitue l'un des processus par lequel intervient la psychothérapie. Diverses composantes du psychologique (en gros les fonctions symboliques

et langagières) contribuent à former une pensée consciente, mais certains processus s'y opposent, par exemple le refoulement. Nous donnerons plus loin des précisions sur ce sujet.

L'existence du niveau psychologique concerne pleinement la psychopathologie puisque le psychisme est en partie constitué par ce niveau et que la psychothérapie l'utilise obligatoirement pour intervenir sur le psychisme (par la mentalisation et pour la communication verbale). Concevoir un niveau psychologique permet aussi d'utiliser les théories de la psychologie expérimentale et de la psychologie cognitive mettant fin à la guerre qui les oppose à la psychologie clinique. Il suffit de les réinterpréter comme une explication du niveau représentationnel, c'est-à-dire, dans une perspective non réductionniste.

L'émergence du niveau d'organisation et d'intégration que nous appelons psychologique est un effet de la complexification du neurobiologique. Il ne peut exister *ex-nihilo* (à partir de rien), ni de manière indépendante. Mais en se formant, il introduit une différenciation, il crée sa propre existence autonome. Les niveaux de complexité sont inclus les uns dans les autres. Cette conception n'a donc rien à voir avec un quelconque dualisme. Elle diffère, mais n'est pas très éloignée de la ligne de pensée ouverte par le computationnisme et le connexionnisme. Cette doctrine introduit l'idée de chercher la jonction entre des éléments syntaxiques (représentationnels selon nous) et le traitement du signal (l'information au sens physique). C'est la voie royale pour dépasser le dualisme. Il suffit de concevoir cette ligne de pensée sous une forme complexifiée et non réductrice, adaptée à la biologie. Notre thèse pourrait en être le prolongement et le dépassement grâce au concept d'émergence.

Du fait de l'ignorance massive dans laquelle nous sommes aujourd'hui, l'explication précise de la façon dont l'émergence de ce mode d'organisation se produit, n'est pas possible. C'est une hypothèse plausible qui, si les recherches se développent, pourra être confirmée. Au minimum, notre hypothèse permet l'individualisation de ce qu'en épistémologie, on nomme un « niveau de description », c'est-à-dire d'une théorie spécifique et homogène, possible même si on récuse, du point de vue ontologique, l'existence du niveau d'organisation en question.

La contestation réductionniste

Pour les partisans du réductionnisme matérialiste, le psychologique n'existe pas. Sur le plan ontologique, seul le niveau neurobiologique existe, si bien

que c'est à lui que l'on doit attribuer tous les comportements humains. Cette thèse est la thèse dominante actuellement. Quels en sont les arguments? Le psychologique est assimilé à l'esprit, suspect d'immatérialité et par là d'inexistence. Un autre argument évoqué par les réductionnistes est le principe du « rasoir d'Occam ». Il signifie qu'en science on ne doit rien supposer d'inutile, c'est-à-dire aucune entité dont on pourrait se passer. À ce titre il serait souhaitable d'expliquer toutes les conduites uniquement du point de vue neurophysiologique.

Pour comprendre le problème posé par la conception réductionniste, il faut concevoir le champ factuel de la neurobiologie en se demandant quels sont les faits dont s'occupe réellement et légitimement la neurobiologie? Elle met en évidence par l'observation et l'expérimentation des structures neuronales, elle effectue des dosages biochimiques et des mesures électriques, etc. Les comportements et les conduites complexes comme la pensée et la communication sont d'un tout autre type. Relier les deux est un exercice très particulier, car d'évidence cela demanderait une très longue chaîne explicative. Or celle-ci est absente. L'explication de type réductionniste s'en tient à une simultanéité (la coïncidence dans le temps) entre faits neurobiologiques et les comportements observés pour supposer une détermination des seconds par les premiers. Cela est-il légitime?

25

On peut effectivement supposer une détermination directe par le fonctionnement neurobiologique dans certains cas comme les réflexes et les comportements automatiques simples. Dans ces cas, on a effectivement une chaîne explicative assez convaincante. Par contre, en ce qui concerne les conduites complexes finalisées (intentionnelles), la transposition de ce schéma explicatif est illégitime, car aucune explication probante n'est apportée. Il y a un fossé explicatif au sens où, entre le début de l'enchaînement déterminatif de nature neurobiologique et les faits considérés, il y a un vide. Qu'en conclure? Si la production de comportements simples est explicable par le niveau neurophysiologique, celle des conduites complexes est bien mieux explicable par le niveau psychologique. Autrement dit, le niveau psychologique est une façon de réduire l'écart, de proposer un intermédiaire heuristique, car ainsi, on ne s'impose pas un fossé explicatif *a priori* infranchissable, tellement il semble vaste et profond.

L'origine de la pensée

Soyons très précis pour éviter toute méprise. Ce que nous nommons la pensée ne se confond pas avec le niveau représentationnel. C'est un *produit*

de celui-ci, issu de deux types de fonctionnement : un processus de raisonnement (imaginaire ou ordonné ou rationnel) et une forme de langage adaptée. Ainsi, les pensées sont mentalisées (perceptibles pour soi) ou communiquées (rendues perceptibles aux autres). La pensée est formulable et peut être transmise, on peut l'énoncer sous une forme verbale ou écrite ou picturale ou gestuelle.

Nous définissons la pensée (il vaudrait mieux dire l'acte de penser) comme l'action de produire une forme perceptible, mentalisée et communicable, grâce à l'utilisation d'un langage (verbal ou imagé). La pensée n'est pas fixe, elle se forme dans un mouvement dynamique de composition, de synthèse. Elle se réalise par l'association entre des processus de types représentatifs et cognitifs et des processus de types langagiers, les deux s'épaulant. Il existe différents types de pensée selon les processus cognitifs engagés et les langages utilisés. La pensée peut être logique et très formalisée comme en mathématique ou irrationnelle et imagée comme dans les rêves. Il s'y ajoute un indice de réalité (dénotation, référent, vérité empirique, etc.), ou pas si son contenu est abstrait ou fictif.

L'important est de saisir que la pensée est un produit empiriquement perceptible, qui n'est pas identique à ce qui la génère (le niveau représentationnel). C'est un produit complexe, synthèse de divers processus et permettant une distance réflexive et des corrections, ce qui fait son intérêt et la démarque des processus automatiques. La pensée résulte du fonctionnement représentationnel, mais ne se confond pas avec lui. Dès lors se résout très simplement le vieux dilemme de la pensée inconsciente qui a fait couler beaucoup d'encre. Appeler du même nom de « pensée » ce qui est produit par l'acte de penser consciemment et les processus inconscients qui en sont à l'origine est inadéquat. Cette conception suppose que (à la perception consciente près) ce soit la même chose. Or, cette identité est impossible puisqu'on a affaire dans un cas à une forme perceptible et communicable (la pensée) et dans l'autre à quelque chose qui ne l'est pas. Il suffit pour se tirer d'affaire de désigner par pensée uniquement les aspects empiriques factuels (mentalisés ou exprimés) et par processus ou modes représentationnels le déroulement des processus inconscients du niveau représentationnel. Entre les deux, il y a un rapport de production imparfaitement élucidé à ce jour.

La pensée ainsi définie est consciente, alors que le fonctionnement du niveau représentationnel ne l'est pas. Elle est perçue par l'individu et souvent communiquée par l'expression verbale. Notons qu'ici conscient et inconscient sont des qualificatifs qui notent une caractéristique empirique. Ils ne désignent pas à une entité. Les pensées peuvent être rationnelles ou

irrationnelles, claires ou confuses, s'enchaînent selon des processus divers et utilisent des langages variés (verbal, imagé, schématique, musical). L'important est de saisir que la pensée est un produit, elle n'est pas identique à ce qui la génère. C'est un produit complexe, synthèse de divers processus et permettant une distance réflexive et des corrections, ce qui fait son intérêt et la démarque des processus automatiques (nous y reviendrons au sujet de la psychanalyse au chapitre 12).

La pensée n'est pas fondamentalement solipsiste (interne à un sujet refermé sur lui-même), car elle est forgée par les langages qui servent à communiquer, elle résulte le plus souvent le fruit d'un échange interactif entre humains. La pensée exprimée (sous une forme compréhensible) est le moyen de la mise en jeu du niveau psychologique chez l'autre. Elle produit des effets d'interaction. Le sens traditionnel du terme représentation peut s'appliquer à notre propos. En tant que produit, la pensée et ses formes concrétisées (discours, livre, peinture, film, etc.) doublent le monde, le présentent d'une manière humanisée ce qui forme la culture. La *representatio* au sens latin est l'action de mettre devant, de faire percevoir, dont l'archétype est la représentation théâtrale. Nous défendons d'idée que c'est grâce au niveau cognitivo-représentationnel que l'homme est capable de telles performances culturelles qui le distinguent des animaux.

Un homme rendu à lui-même

L'hypothèse ontologique d'un niveau d'organisation autonome évite les positions métaphysiques prises eu-égard aux capacités intellectuelles humaines (soit leur surélévation spirituelle, soit leur réduction matérialiste), en leur donnant un socle compatible avec une approche scientifique. Accepter cela, c'est adopter un modèle anthropologique différent de ceux déjà existants. Nous récusons le réductionnisme matérialiste, comme l'idéalisme, car ce sont deux manières de nier l'existence du niveau représentationnel en l'homme, soit en l'évinçant, soit en le transcendant. Ce sont deux manières de rendre l'homme étranger à lui-même, de le déposséder d'une part importante de ce qu'il est. Avec l'hypothèse du niveau représentationnel on passe d'une affirmation métaphysique improuvable, celle de l'existence de l'esprit comme substance, à une affirmation ontologique prudente et rationnelle, celle de l'émergence d'un niveau d'organisation identifiable, tout en évitant les inconvénients du réductionnisme.

Nous faisons l'hypothèse que l'on peut concevoir certaines des sciences de l'homme évoquées ci-dessus comme des théories du niveau représentationnel.

Chacune propose un modèle explicatif qui vaut pour son domaine, ce qui correspond à la connaissance de l'un des systèmes du niveau psychologique qui n'est nullement simple et homogène. Avec le niveau d'organisation psychologique, nous proposons de donner une assise ontologique en l'homme, aux différentes capacités qui lui sont propres (de la pensée abstraite à la représentation théâtrale en passant par le respect de la loi, l'utilisation de divers langages et les nombreux symptômes que nous étudierons dans cet ouvrage). Nous avons affaire à des capacités si nombreuses et d'une si grande complexité, que cela voue irrémédiablement à l'échec les tentatives réductionnistes.